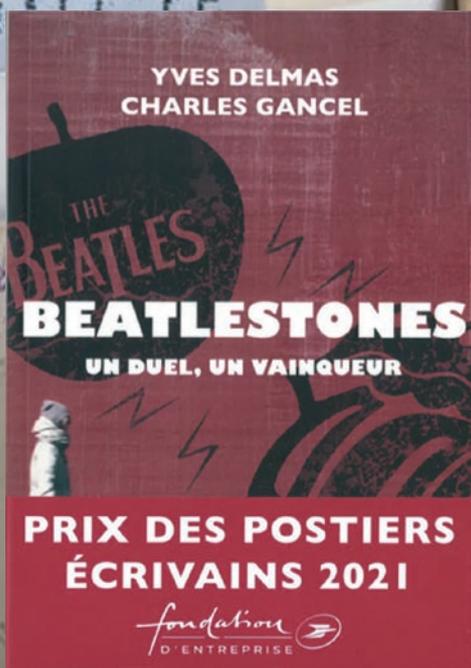


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier :

« Beatlestones, Un duel, un vainqueur » de Yves Delmas (Prix des Postiers écrivains) et Charles Gancel.

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Yves Delmas
- 06. Extraits choisis - Beatlestones
- 07. Portrait croisé : John Lennon et Brian Jones
- 09. Michel Leiris et Marcel Jouhandeau. Correspondance
- 11. Dernières parutions
- 13. Agenda



Édito

« Beatlestones, Un duel, un vainqueur » Prix des Postiers écrivains 2021

Nathalie Jungerman

Avec un propos érudit dont le ton est à la fois sérieux, vivant, amusé ou ironique, une écriture qui aime jouer avec les mots, *Beatlestones, Un duel, un vainqueur*, paru aux éditions Le mot et le reste, est captivant : le lecteur n'interrompt sa lecture que pour écouter les chansons dont les paroles sont examinées ou pour regarder concerts enregistrés, documentaires et interviews évoqués. Yves Delmas* a reçu pour ce livre le prix des Postiers écrivains lors de la cérémonie des vœux du Président du Groupe La Poste en janvier dernier. *Beatlestones* est le deuxième ouvrage qu'il a écrit avec Charles Gancel, chef d'entreprise, musicien collectionneur de guitares, auteur d'un roman et de plusieurs recueils de nouvelles. Le premier s'intitulait *Protest Song, la chanson contestataire dans l'Amérique des sixties*, publié en 2005 chez Textuel et réédité au Mot et le reste en 2012. Ces deux grands amateurs de rock signent un livre documentaire qui explore « les parallélismes mais surtout les intersections dans l'itinéraire des Beatles et des Rolling Stones sous à peu près tous les angles possibles (...) ». Yves Delmas et Charles Gancel décortiquent le travail des musiciens, leurs prestations scéniques, étudient la relation entre eux, leurs influences, leurs orientations politiques et religieuses, comparent les différents musiciens ou chanteurs, analysent leurs pochettes d'albums, évoquent la drogue, le sexe, les guitares... Complétée en annexe par les classements de la presse spécialisée et par une bibliographie conséquente, cette étude comparative, entre les deux groupes britanniques qui ont marqué l'histoire du rock, est balancée et électrique !

* Chief Operating Officer Europe / Executive Vice President at GeoPost / DPD Group

Entretien avec Yves Delmas

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous cosignez avec Charles Gancel, *Beatlestones, Un duel, un vainqueur*, publié aux éditions Le mot et le reste pour lequel vous avez reçu en janvier le prix des Postiers écrivains. Que représente pour vous ce prix littéraire ?

Yves Delmas Une joie certaine, parce que je sais que nous avons de prestigieux prédécesseurs et que de nombreux postiers écrivent, mais aussi car ce prix nous a dans le même temps permis de procéder à un deuxième tirage du livre, pour la grande joie de notre éditeur.

Qu'est-ce qui a motivé l'écriture de ce livre qui confronte ces deux groupes britanniques, les Beatles et les Rolling Stones ? Une question à laquelle vous répondez d'ailleurs à la toute fin du livre...

Y.D. L'envie de trancher de la façon la plus documentée possible, bien qu'évidemment subjective, un éternel débat enflammé de fin de repas auquel je me suis souvent adonné avec passion et qui n'avait étonnamment fait l'objet d'aucun livre au moment où nous avons commencé à écrire *Beatlestones*. L'histoire du rock aime nous rappeler que l'on ne peut être à la fois Stones et Beatles. Il faut choisir, être apparemment conservateur ou rebelle, sage ou turbulent, déluré ou taciturne, sexuel ou romantique, rock ou pop... Au-delà des préférences que chacun peut avoir, nous souhaitons surtout tordre le cou à ces clichés et malmenner les frontières érigées souvent de façon caricaturale entre les uns et les autres.

J'avais aussi la volonté présomptueuse de clouer une fois pour toutes le bec à mes contradicteurs... mais

ils peuvent encore exercer leur droit de réponse.

Écrire est généralement un acte solitaire. Qu'est-ce qui vous a décidé de vous lancer dans une écriture à deux, dès votre premier ouvrage intitulé *Protest Song, la chanson contestataire dans l'Amérique des sixties* ?

Y.D. Un concours de circonstances. Charles et moi faisons partie d'un groupe informel d'amoureux de rock et un ami nous a un jour dit avoir rencontré une editrice qui souhaitait publier un livre sur la chanson contestataire « écrit par des aficionados et pas des journalistes ». Comme on était en terrain pas mal connu et beaucoup aimé, chacun avec ses préférences musicales au cœur de la période, on a décidé de relever le défi à deux, en y prenant beaucoup de plaisir.

Est-ce que cette collaboration s'arrête à la phase de préparation, de recherches, ou concerne-t-elle également une rédaction commune ?

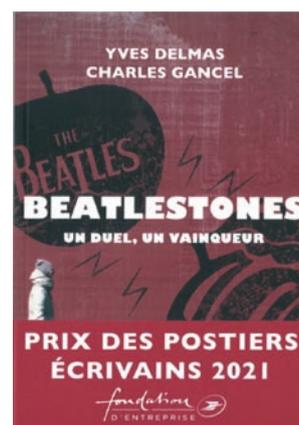
Y.D. Chacun lit et cherche de son côté mais nous partageons bien sûr le fruit de nos recherches. Nous établissons ensemble la structure du livre, puis chacun rédige ses propres chapitres, tout en laissant évidemment à l'autre le soin d'amender, proposer, corriger la partie de l'autre. La susceptibilité n'a pas de mise. Ça ne va pas toujours de soi mais c'est la clé, et le regard et l'exigence de l'autre permettent de bonifier notre travail...

Comment avez-vous pensé, élaboré la construction de



Yves Delmas
Photo © Éric Huynh, janvier 2021

Yves Delmas est COO (Chief Operating Officer) Europe / Executive VP (Vice President) at GeoPost / DPD Group. Il a publié *Protest Song - La chanson contestataire dans l'Amérique des sixties*, co-écrit avec Charles Gancel, (Textuel, 2005, *Le mot et le reste*, 2012) et *Vietnam, la première guerre rock de l'histoire* co-écrit avec Charles Gancel, dans « Musiques populaires underground et représentations du politique », E.M.E, collection Proximités sociologie, 18 septembre 2007.



Yves Delmas - Charles Gancel
Beatlestones
Un duel, un vainqueur
Éditions Le mot et le reste

Prix des Postiers écrivains 2021

Beatlestones qui prend appui sur quantité de documents, et se compose de dix-huit chapitres ?

Y.D. Le fil conducteur était d'explorer les parallélismes mais surtout les intersections dans l'itinéraire des deux groupes sous à peu près tous les angles possibles (le sexe, les drogues, la religion, la musique, les paroles, la politique, leurs prestations scéniques, leurs guitares, les relations au sein de chacun des groupes ou entre eux, la comparaison entre les différents musiciens ou chanteurs) tout en faisant progressivement se dégager notre vainqueur dont le triomphe n'apparaît de façon irrémédiable – et éclatante – qu'à la fin du livre. Il était surtout important pour nous de prendre parti, de façon tendre ou narquoise, dans ce débat qui reste musical et finalement pacifique.

Parfois, vous choisissez une date, un moment ou un lieu et à partir de là vous vous concentrez sur deux personnalités opposées, deux styles de vie ou de jeu musical...

Y.D. Nous nous sommes notamment intéressés aux moments de bascule où la vie de deux groupes comme les nôtres est marquée par le hasard, par ces coïncidences qui font que le destin semble plutôt choisir le bon côté. Paul rencontre John le 6 juillet 1957 au concert de la paroisse St Peter à Woolton auquel il s'est rendu parce qu'il pensait qu'il y aurait des filles... Mick adresse la parole à Keith en gare de Dartford le 25 octobre 1960 parce que ce dernier a des disques de blues sous les bras... Quelle serait aujourd'hui la physionomie du rock anglais des années soixante s'il avait plu le 6 juillet 1957 ou si Keith avait pris le train d'après, nul ne le sait. Mais rendons grâce à l'alignement des planètes rock pour avoir rendu possibles ces rencontres. Il y a beaucoup de moments clés, de lieux cultes ou de témoins privilégiés évoqués dans le livre, mais c'est probablement autour de l'histoire des chansons que se

cristallise le mieux la nature de leur relation, avec ses tensions et ses moments de communion aussi. Mais les chansons ne naissent pas hors-sol et les lieux sont fondamentaux. Malgré les détours importants par Liverpool, creuset des Beatles, qu'ils chanteront dans *Penny Lane* et *Strawberry Fields Forever*, par les États-Unis qui consacrent les deux groupes ou par l'Inde qui éveille les Fab Four à l'Orient, c'est surtout le Swinging London des années soixante qui est le théâtre le plus structurant de ces deux belles aventures collectives. Les Stones y deviennent les académiciens du blues et du rock, les Beatles y créent la pop la plus polyphonique, inventive et débridée de la décennie.

Vous avez réussi à faire un récit qui peut être lu par tout le monde tout en étant précis, pointu, que ce soit sur une partition, une mélodie, ou par exemple une intro que vous découpez pour expliquer qu'un son a été inventé et qu'il est difficilement reproductible... Est-ce une volonté de s'adresser à la fois à des spécialistes et au grand public ?

Y.D. C'était un grand écart difficile à opérer. La controverse Beatles vs Rolling Stones est la plus marquante de l'histoire du rock mais devient de plus en plus, les années passant, un débat de niche et, disons-le, de « boomers » plus que de quadras... Le lectorat visé était donc en premier lieu les fans des deux groupes, ce qui nous a permis de faire l'économie du rappel de leurs biographies respectives, mais nous avons aussi pensé « aux autres » en prenant parfois soin de rappeler qui étaient quelques personnages clés ou d'explicitier certains moments évoqués dans le livre.

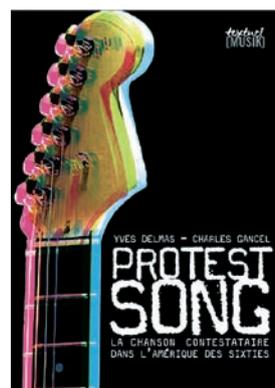
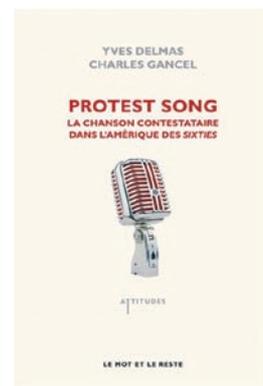
Les Rolling Stones ont été créés à l'initiative de Brian Jones, mais Mick Jagger s'est imposé... Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Y.D. Alexis Korner, célèbre blues-



Charles Gancel
Photo © Éd. Le mot et le reste

Charles Gancel est chef d'entreprise, musicien collectionneur de guitares et auteur d'un roman et de plusieurs recueils de nouvelles.



Yves Delmas - Charles Gancel
Protest Song - La chanson contestataire dans l'Amérique des sixties
Éditions Le mot et le reste, 2012
Éditions Textuel, 2005

man britannique, aurait dit à Brian Jones : « Prends-en un mais ne prends pas les deux » lorsque ce dernier venait de rencontrer Mick Jagger et Keith Richards. Jones n'a pas suivi les conseils de son aîné et les « Glimmer Twins » se sont vite imposés, par leur charisme, leur talent et leur ambition, face à un Jones qui était brillant musicien mais incapable de composer et qui s'est vite perdu dans la consommation effrénée de psychotropes... Puis, c'est incontestablement Jagger, chanteur hors pair doublé d'un businessman implacable, qui a été le moteur des Stones et l'artisan de leur longévité, particulièrement durant les longues années que Richards a passées dans les bras de Morphine. Mais les Stones ne seraient jamais devenus ce qu'ils sont sans les riffs de Richards.

L'idée de groupe et de fraternité est plus forte chez les Beatles que chez les Rolling Stones...

Y.D. Les Beatles – « hydre à quatre têtes » selon certains – ont vécu une formidable histoire d'amitié fusionnelle pendant près de 10 ans. Un groupe dont chacun connaissait le nom des quatre membres, sans préséance ni chanteur attiré. Leur rupture n'en a été que plus violente et amère et le fait qu'ils ne se soient jamais revus tous les quatre, ensemble, après leur séparation, est probablement l'illustration que leur aventure collective avait été trop belle et intense pour pouvoir être reprise ou cicatrisée. Les Stones ne se sépareront jamais car ils n'ont jamais vraiment été « ensemble », ils sont davantage une communauté d'intérêts business qu'un groupe uni. Jones a été rapidement isolé – ni Mick ni Keith n'ont d'ailleurs assisté à son enterrement –, Bill Wyman et Charlie Watts ont toujours cultivé leur indépendance et les liens personnels qui les ont unis à Jagger et Richards, aussi anciens soient-ils, ont toujours été lâches. Paradoxalement, le groupe le plus uni a laissé ensuite s'exprimer, avec des bonheurs divers, des carrières solos souvent extraordinaires alors que les Stones, fruit d'un

regroupement né de circonstances plus que de connivences, ne sont jamais parvenus à s'épanouir en solo.

Adolescents, écoutez-vous davantage les Beatles ou les Rolling Stones ? Est-ce que vos goûts ont évolué à force d'écoutes ?

Y.D. J'ai écouté beaucoup plus les Beatles, toujours aimé les Stones, mais ce que les Beatles ont réussi à produire en sept ans d'enregistrements, a fortiori si on le compare aux soixante ans de production musicale des Stones, me conforte toujours dans mes préférences adolescentes...

Je découvre toujours de nouveaux sons, de nouvelles sources d'intérêt dans la musique des deux groupes. Je suis un éternel promeneur musical, avec encore des émerveillements de touriste.



The Beatles



The Rolling Stones

Membres du jury du prix des Postiers écrivains :

Président : • Alain Absire, Écrivain, Membre du Conseil d'Administration de la Sofia (Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit) • Philippe Bajou, Secrétaire Général, Directeur Général Adjoint du Groupe La Poste • Georges-Olivier Château-reynaud, Écrivain • Robert Cottard, Lauréat 2020 du prix des Postiers écrivains, Facteur à Criquetot l'Esneval (76280)-Retraité • Bénédicte des Mazery, Écrivaine et journaliste • Valérie Decaux, Directrice Générale Adjointe, Directrice des Ressources Humaines et des Relations Sociales • Benjamin Fogel, Mention spéciale du jury 2020 du prix des Postiers écrivains, Directeur projet Branche numérique • Jean-Luc Manet, Assistant d'études (Branche Services Courriers Colis) • Anne Nicolas, Directrice du musée de La Poste



Yves Delmas et Philippe Wahl, Président du Groupe La Poste, lors des vœux 2021 et de la remise du prix des Postiers écrivains. Photo © Éric Huynh

Sites Internet

Éditions Le mot et le reste

<https://lemotetlereste.com/musiques/beatlestones/>

Extraits choisis

« Beatlestones, un duel, un vainqueur »
de Yves Delmas et Charles Gancel
© Éditions Le mot et le reste

MÉCHAMMENT BONS

Page 15

Invité à s'exprimer sur ce qui différencie Beatles et Rolling Stones, Mick Jagger confie en 1966 au *Melody Maker* : « Je ne vois pas Ringo, par exemple, avec un flingue en main en train de tuer quelqu'un dans un film. Je crois que cela ne nous surprendrait pas si c'était Brian... » L'opposition traditionnelle entre les gentils Beatles et les méchants Rolling Stones est essentielle dans l'histoire des deux groupes car c'est autour de ce positionnement initial, de cette frontière factice mais fondatrice, que ce sont façonnées les trajectoires publiques des uns et des autres ou les valeurs qu'ils ont incarnées, et que les Stones ont pu se démarquer de leurs encombrants devanciers. On doit à leurs managers respectifs ce Yalta originel qui ancre dans le paysage la dichotomie entre les supposés doux Beatles, à la destinée universelle et joyeuse, et les Stones, sales, durs et maussades, symbole de l'individualisme bohème et sexuel. Le marketing rock se chargera de lustre l'image des petites frappes de Liverpool et de noircir le regard du quintet bluesy d'extraction – partiellement – bourgeoise de la banlieue londonienne.

[...]

Brian Epstein, amateur d'opéra qui a fréquenté les établissements privés de Liverpool, leur apprend malgré tout à lisser leur prononciation afin d'être mieux compris et acceptés. Son sens du marketing fait le reste en transformant en *well educated men* et gendres idéaux quatre voyous peu recommandables vêtus en teddy boys, habitués aux bagarres dans les salles de bal ou les impasses, aux filles faciles voire aux larcins. Leurs séjours à Hambourg entre 1960 et 1962 consacrent leurs penchants de petites frappes, quelque marin ivre y est lâchement détroissé et les contacts avec les prostituées et les souteneurs remplissent leurs nuits sous amphétamines. « Il faut être un salaud pour réussir, c'est un fait. Et les Beatles sont les plus grands salauds de la terre », déclare Lennon, orfèvre en la matière. Et personne n'en doute. Mais des salauds doués, drôles et ayant une capacité hors du commun à se rendre aimables voire à le devenir vraiment.

Page 30

« A Hard Day's Night », la plus courte et la plus mémorable intro des sixties : « *Dzinnng !* » Le titre de la chanson est ce que Lennon appelait un *ringoism*, ces mots ou phrases absurdes parfois proférés par un Ringo dont le parler est alors à la littérature ce que le fish and chips est à la gastronomie. Avril 1964. Un accord, un seul, qui ouvre le film homonyme et qu'on croit livré par Harrison sur sa douze-cordes électrique Rickenbacker, quelques notes qu'aucun gratteux n'arrive à reproduire à l'identique. Est-ce un *sol* 4/7 barré à la troisième case ? Un *fa* 9 dont les *sol*s sont joués sur la première et la sixième corde ? Dans ce cas, la basse de Paul, qui joue un *ré* (cinquième case de la corde de *la*), ajoute une sixte. Et la guitare de John, joue-t-elle le même accord que George, mais sur six cordes ? Ou bien un *ré* 4 ? Et le piano du producteur George Martin, qu'on ne découvre qu'en analysant le spectre sonore, plaque-t-il simplement *ré-sol-ré*... ? Quant au coup de caisse claire et de charleston de Ringo, qui l'avait perçu ?

Un accord mystère, donc, dont le secret n'est percé qu'à la fin du XXe siècle grâce à l'électronique, en séparant les instruments et les notes joués, pourtant tous reportés sur deux des quatre pistes du matériel rudimentaire d'Abbey Road à cette époque. Les experts en débattent encore.

KEITH, GEORGE ET BRIAN,
SUR LES CORDES RAIDES

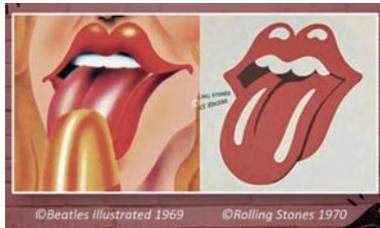
Page 40

C'est autour de Brian Jones, charmeur et charismatique, que se créent les Rolling Stones. Il impressionne Jagger et Richards qui le voient jouer à l'Ealing Jazz Club en avril 1962. C'est lui qui trouvera le nom du groupe et en recrutera les membres. Saxophoniste chevronné et guitariste remarquable, il fait découvrir aux autres les accords ouverts et les arcanes du blues. Partageur, il pousse Mick à jouer de l'harmonica et dégrossit le jeu de guitare de Keith. Élégant, il soigne son apparence plus que les autres, fait la chasse aux nouveautés extravagantes et la guerre aux faux plis. Fraternel mais imprudent, il explique à Mick, avec force détails, comment s'y prendre avec les filles.

PAPA WAS A BEATLES

Pages 191

Si les Beatles peuvent être facilement identifiés par le logo d'Apple ou la façon novatrice dont leur nom était écrit à leurs débuts, les Stones disposent d'une identité graphique mondialement reconnaissable à travers le célèbre *Tongue and Lips Logo*, créé par John Pasche en 1970 et utilisé pour la première fois sur *Sticky Fingers* l'année d'après. Pasche explique que c'est à la fois la déesse Kali et la bouche de Mick qui auraient été ses sources d'inspiration, le tout donnant un mélange très audacieux de révolte et de sensualité. Les esprits chagrins mais documentés que nous sommes considèrent que c'est plutôt le cartoon qui illustre la chanson « Day Tripper » dans *The Beatles Illustrated Lyrics* d'Alan Aldridge, sorti un an auparavant, en 1969, qui a été plagié sans vergogne. La comparaison des deux dessins laisse peu de place au doute.



© Beatles Illustrated 1969 © Rolling Stones 1970

JOHN ET MICK, DEUX ICÔNES

Page 215

Deux personnalités, donc, et deux masques. Lennon parce qu'il est avant tout victime d'une Beatlemania de bubblegum, Jagger parce qu'il est un bourgeois stable qui surfe tout au long de sa carrière sur une violence et un érotisme astucieusement formatés pour ses cibles, mais aussi parce que le premier est auteur, compositeur, interprète et musicien et l'autre se contentera d'écrire, de chanter, et de bouger beaucoup.

CONCLUSION

Page 230

Au cœur du phénomène, Beatles et Rolling Stones tiennent une position symbolique unique. Nés dans les ruines fumantes d'une Europe exsangue, d'une Angleterre épuisée, d'un Empire éclaté, les boys semblent s'être assigné le modeste objectif de reconquérir le monde. Ils l'ont fait. Chacun avec son style et son inspiration, ses heures sombres ou brillantes, ils ont incarné et illustré les facettes multiples du mouvement des esprits et des cœurs qui a affolé pendant des décennies la boussole de l'Histoire.

John Lennon Brian Jones Portrait croisé

Par Corinne Amar

Portrait croisé - John Lennon / Brian Jones



John Lennon (1940-1980)
Brian Jones (1942-1969)

Imaginons que ce fut votre époque : celle de votre naissance ou de votre enfance ou de votre adolescence ou encore, de votre âge adulte ; peut-être, qu'un jour la question vous est venue : Alors, plutôt Beatles ou plutôt Rolling Stones ? Plutôt John ou plutôt Brian ?

« Des controverses, il y en a eu et il y en aura toujours. Mais l'une d'entre elles a marqué la fin du XXe siècle et résonne encore : Beatles ou Rolling Stones ? Mieux qu'aucun autre, mais chacun à sa façon, ces deux groupes ont incarné leur époque et la génération qui les a por-

tés : génie créatif, jeunesse, insolence, libération, sexe, drogue... »

Lorsqu'ils racontent de manière fouillée, documentée, avec « tendresse pour ces deux géants » – l'histoire des Beatles et des Rolling Stones, qu'ils intitulent *Beatlestones, un duel, un vainqueur*, Yves Delmas et Charles Gancel révèlent autant d'humour que de générosité, un sens rock'n'roll de la fête et du sujet, bref, ils ont du talent. Et pour nous annoncer qu'ils ne prendront pas parti d'emblée, les auteurs commencent par évoquer ce mot de Mick Jagger invité à s'exprimer sur ce qui différencie les deux groupes – on est en 1966, au *Melody Maker* : « Je ne vois pas Ringo, par exemple, avec un flingue en main en train de tuer quelqu'un dans un film. Je crois que cela ne nous surprendrait pas si c'était Brian... »*

Au cœur du groupe, il y a John Winston Lennon né en 1940 à Liverpool. Une enfance difficile, abandonné par le père, négligé par sa mère, éle-

vé par sa tante. Adolescent, au lycée, il est fou de rock'n'roll, écoute Bill Haley, Buddy Holly, Elvis Presley. Il fonde les Quarrymen avec son ami Eric Griffith, joue de la guitare, compose, à ce moment où le skiffle – cette musique folklorique d'influence jazz, country et blues qui incorpore aussi des instruments bricolés – déferle sur Liverpool. Ils se produisent dans des petites fêtes, et puis John rencontre Paul McCartney dans l'une d'elles. Il a tout juste quinze ans, mais impressionne déjà par sa maturité musicale. Lennon résume ainsi cette rencontre décisive : « C'est à partir du jour où j'ai rencontré Paul que les choses se sont mises à avancer. » ** Ensemble, ils vont être ce tandem d'auteurs compositeurs inégalable, devenir, dès 1963, avec *Please, please Me*, le premier album du groupe – auquel s'est ajouté George Harrison et, enfin, Ringo Starr –, l'un des plus grands phénomènes de l'histoire de l'industrie discographique, innovant musicalement, et mélangeant aussi bien les genres que les influences.

Lennon occupera cette place centrale dans la réussite populaire du groupe, composant des œuvres majeures, et plusieurs albums vont se succéder à un rythme fou de près de deux disques par an, dont *A Hard Day's Night*, un album de treize chansons sur lequel dix sont de Lennon. C'est le début de la période hippie de Lennon. Le groupe va connaître son apogée avec les albums qui suivent, comme *Revolver*, en 1965 et *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, deux ans plus tard. C'est l'époque où Lennon compose ses chansons parmi les plus envoûtantes, de *Strawberry Fields Forever* à *Lucy in the Sky with Diamonds* ou *I Am the Walrus*. Partie du Cavern Club de Liverpool, la beatlemania gagne tout le pays, dès le début de 1961.

À quelques kilomètres de Liverpool, en 1963, dans la banlieue de Londres, le tout jeune Andrew Loog Oldham, futur producteur, arrangeur et manager, découvre les Rolling Stones dans un club. Le groupe s'est formé un an plus tôt, par le guitariste et leader original, Brian Jones, le pianiste Ian Stewart, le chanteur Mick Jagger et le guitariste Keith Richards. Leur musique plus agressive et leur allure de *bad boys* rebelles est à l'exact opposé des Beatles. Face aux Beatles en pleine gloire, Oldham mise sur le charisme sulfureux de Mick Jagger et l'outrance du groupe – à l'image du guitariste Brian Jones – pour devenir le plus grand groupe de rock'n'roll du monde.

Dans une interview avec Stéphane Davet pour *Le Monde* (17/08/2017), le critique musical Philippe Manœuvre soulignait combien il était fasciné par l'arrogance de mauvais garçons des

Rolling Stones, à cette époque où les adolescents aiment s'identifier aux histoires de ces *bad boys* de l'Amérique « qui racontent leur vécu et leur sexualité comme des fables ». Parmi ces jeunes gens passionnés par le blues, et sans doute, l'un des plus visionnaires, il y a Lewis Brian Hopkins Jones, dit Brian Jones, né le 28 février 1942, dans une famille de classe moyenne supérieure, à Cheltenham, dans la banlieue londonienne. Il donne des concerts en solo sous le nom d'Elmo Lewis, choisi en hommage au bluesman Elmore James, et il a foi en l'ingéniosité de cette musique qui s'invente. Il mène une vie de bohème dans la capitale anglaise, accepte des petits boulots le jour pour subsister et pour, la nuit, écouter du blues et rencontrer les musiciens de la jeune scène R'n'B. Il fonde les Rolling Stones, dont le nom fait référence à un morceau de Muddy Waters. À partir de 1964, et en l'espace de quatre ans, Brian Jones a participé à l'enregistrement de tous les albums des Rolling Stones dont *Aftermath*, *Their Satanic Majesties Request*, *Beggars Banquet*, mais l'ascension du duo de *songwriters* Mick Jagger/Keith Richards se fait sentir sur le reste du groupe. Dès 1966, alors qu'il abuse des drogues et de l'alcool, l'état de santé de Brian Jones se détériore, sa vie sentimentale connaît des déboires ; dépressif, il déserte de plus en plus les studios d'enregistrement, accumule les problèmes judiciaires qui l'empêchent de participer aux futures tournées. Il est alors évincé du groupe en juin 1969.

Le bassiste original des Stones, Bill Wyman dira de Jones : « ... Il a créé le groupe. Il a choisi les membres. Il a nommé le groupe. Il a choisi la musique qu'on jouait. Il nous a trouvé des concerts... Très influent, très important et puis il a perdu son pouvoir peu à peu – extrêmement intelligent – et il l'a gâché et tout s'est envolé. »***

Le 3 juillet 1969, Brian Jones disparaissait, noyé dans sa piscine, trop de drogue et trop d'alcool dans le corps. Il avait 27 ans. Sa mort prématurée allait faire de lui l'une des icônes rock des années 60.

Lorsque Brian Epstein meurt en août 1967 et que les Beatles ont alors besoin d'un nouveau leader, c'est Paul McCartney qui prend la relève. Lennon vit très mal la situation, pratique la méditation, le yoga, cherche de plus en plus une paix intérieure, se rapproche d'une artiste japonaise d'avant-garde, Yoko Ono (membre du mouvement *Fluxus*), rencontrée lors d'une exposition à l'Indica Gallery de Londres en 1966. Il divorce pour l'épouser. Il a trouvé sa muse, c'est à prendre ou à laisser : il l'impose au sein du groupe et lors des séances d'enregistrement. Poussé par elle, il se tourne vers des voies plus spirituelles et d'avant-garde, se désintéresse des Beatles, décide de sortir du cadre restrictif des *Fab Four*, rompt avec ses compagnons. Entre 1968 et 1969, il publie trois albums de musique expérimentale attribués à « John Lennon et Yoko Ono ».

La vie de John Lennon s'arrête le 8 décembre 1980 : il regagnait avec son épouse son appartement dans New-York, lorsqu'il est abattu par Mark D. Chapman.

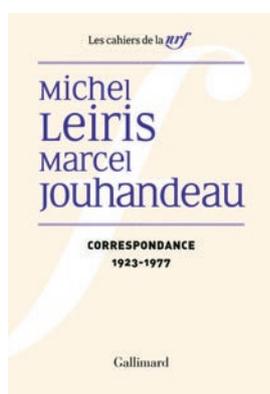
* Yves Delmas, Charles Gancel, *Beatlestones, Un duel, un vainqueur*, Le mot et le reste, 2021, p.15

** Hunter Davies (trad. Jean-Luc Piningre), *Les Beatles : la biographie*, Le Cherche-midi, 2004.

*** Bill Wyman, *The Stones*, archive sur *Daily News*. Los Angeles, CA: thefreelibrary.com, 27 octobre 2002

Michel Leiris Marcel Jouhandeau Correspondance 1923-1977

Par Gaëlle Obiégly



En 1923 Max Jacob introduit Marcel Jouhandeau rue Blomet où il rencontre Michel Leiris. Rue Blomet, c'est l'atelier de Masson où les amis de Max Jacob se retrouvent. Leiris s'est lié à eux en 1922. La même année il commence à tenir un journal. Jouhandeau, lui, accumule des « Notes-Journal » à partir de 1923. On en lira une sélection dans les

annexes de la correspondance. Ce sont ici des sortes d'aphorismes en rapport avec Michel Leiris. Ou bien des lettres qu'il n'a jamais envoyées. C'est aussi un réservoir de formules et de propos qu'il recycle dans des courriers et dans ses œuvres. En 1923, Jouhandeau et Leiris ont une relation passionnelle. Leiris a 23 ans, Jouhandeau 36. Il dédicace à son cadet un exemplaire de *La jeunesse de Théophile*, histoire ironique et mystique. C'est son premier livre. Il lui écrit ceci : « À Michel Leiris. Puisse l'intimité de cette semaine envelopper une amitié sans fin. » Quelques lettres, pas plus de six, font entendre la fièvre de leur relation au printemps 1924. Jouhandeau dit à son jeune ami n'avoir auparavant été ému qu'une fois comme il l'est devant lui. Il a parlé de son infidélité à la solitude et au silence auxquels il a préféré temporairement Michel Leiris. Celui-ci, par retour de courrier, se montre à l'unisson. Il dit aussi la gêne que lui procure sa chair. Cela va jusqu'à la maladie, qui, selon lui, vient le punir. Et Jouhandeau se réjouit de ce « désir de pureté ». Mais l'instant qui suit, Leiris lui exprime sa haine. Après cette séquence, leur relation va vers l'amitié. L'amitié est l'inverse de la possessivité qui caractérise l'amour, du point de vue de Leiris. Ce qui fait la noblesse de l'amitié, dit-il, c'est la liberté absolue qui doit régner dans les rapports des

amis. Mais alors que Leiris pacifie la relation dans des lettres plutôt courtes, Jouhandeau lui adresse de plus longues missives où il revient sur l'effet qu'a eu sur lui leur moment d'intimité. Il a cette formule pour qualifier l'état dans lequel ça l'a mis : une sorte de folie authentique. C'est une correspondance qui dépeint une association étonnante. Passé le coup de foudre, l'évidence de la rencontre va se changer en son contraire et l'on verra évoluer le rapport de ces deux écrivains l'un envers l'autre. Les divergences politiques y sont essentielles.

À partir de l'été 1924, les échanges portent davantage sur leurs écrits. Leiris envoient deux poèmes. Jouhandeau les lit et les commente, dit pourquoi il préfère l'un à l'autre. Le concernant, il raconte les conséquences de son livre *Les Pincengrain*. Il a de nombreux ennuis et sa famille, à cause de ce livre, a désormais « des myriades d'ennemis ». Peut-être exagère-t-il cette haine. On a pu observer, dans les lettres précédentes, ses interprétations excessives. Février 1926. Leiris à Jouhandeau. Il range des papiers pour préparer son déménagement et relit les lettres que son ami lui a adressées deux ans auparavant. Leiris avoue s'être galvaudé depuis. Est-ce une façon de dire qu'il ne mérite pas les effusions de Jouhandeau ? La lettre entière est une plainte qui rappelle d'ailleurs le ton de Jouhandeau. Leiris se déprécie et parle de suicide, entrevoit sa vie comme une « jolie ordure ». Il se dit « très dégoûté » de lui-même. Ce qui ne suscite pas de réponse de son ami dont la lettre suivante, envoyée quelques mois plus tard, ne fait pas mention de l'état moral confessé par Leiris auquel il ne demande rien d'autre que les adresses de Breton, Aragon, Desnos auxquels il veut adresser son livre.

L'été 1927 commence une autre séquence de la relation et de la correspondance. Leiris commence à voyager. Il envoie des cartes postales du Caire puis de Tyrinthe dans lesquelles il évoque une promenade passionnante faite avec son ami le long de la Seine. Jouhandeau, lui, est homme d'un seul lieu. Il se compare à un arbre. Pour Leiris, le déplacement est très important, aussi bien matériellement que spirituellement. Il établit une hiérarchie entre les types de déplacements et se reproche, en 1927 à Nauplie, d'être plus touriste que voyageur. Le grade suprême pour lui, comme pour Jouhandeau, étant celui de vagabond. Probablement en raison de la force spirituelle que cette condition suppose. Tous deux sont attirés par l'Absolu, en l'abordant différemment. Mais alors qu'il est en Afri-

que, au début des années 1930, Leiris considère que finalement lorsqu'on est en voyage il vaut mieux ne pas trop se déplacer. Car séjourner vous permet de « pénétrer les gens et se mettre sur leur plan ». Il fait part aussi de ses observations sur le comportement du Blanc des colonies, « une indiscutable horreur ».

Au mois d'août 1933, Leiris en pleine lecture de Rousseau écrit à son ami qu'il a l'idée d'un « grand livre qui serait une totale mise à nu ». Il parle de quelque chose d'innocent sans intention de scandale. Face à cela, Jouhandeau, reprenant la composition d'une lettre de Leiris envoyée d'Afrique, inventorie en les numérotant les points importants de son existence actuelle. Il dit que « la simplicité des bêtes lui donne leçon ». Il vient de prendre un chat. À l'inverse de Leiris, il vit une vie de plus en plus champêtre et sédentaire. Les deux hommes ont trouvé la forme de vie qui leur convient, ils sont aux antipodes. Ils évoquent leurs moments ensemble : promenades le long de la Seine. Ces promenades passées les animent encore ; ils en envisagent de futures.

Le 8 octobre 1936, Jouhandeau publie « comment je suis devenu antisémite » dans *L'Action française*. Le lendemain même, Leiris lui envoie une lettre de rupture. C'est une lettre importante où son rejet est argumenté. L'antisémitisme y est qualifié d'« absurdité démagogique ». Et les propos de Jouhandeau, qui dépassent la simple boutade, trahissent une malhonnêteté intellectuelle. « Car faire le procès d'un homme en relevant comme charge la plus grave sa race ou sa nationalité [...] est une méprisable tricherie. » Le reste de la lettre expose avec clarté l'ineptie des théories soutenues par Jouhandeau. Et au milieu de la correspondance de deux individus aussi dissemblables, c'est la noblesse et l'esprit de discernement de Leiris qui l'emporte. Nul débat ne s'ensuit. Jouhandeau prend acte de la rupture et précise qu'il avait lui-même rompu depuis longtemps avec celui qu'il appelle néanmoins « mon cher Michel ». Ils renoueront deux ans plus tard. En juillet 1938 précisément, quand paraît *Miroir*

de la tauromachie de Michel Leiris. Autour du motif du risque inhérent à la littérature, leurs échanges reprennent. Peut-être Jean Paulhan est-il à l'origine de la réconciliation. Ils se font des visites. Ils s'envoient mutuellement leurs livres et des lettres brèves. Pour ne plus s'écrire du tout ni se fréquenter jusqu'en 1966. On ne peut qu'approuver les mots de Jouhandeau quand il exprime ce que lui fait de lire Leiris : « On se sent comme arraché au train-train du jour et précipité où enfin la bassesse, la vulgarité n'ont plus cours ».

Michel Leiris
Marcel Jouhandeau
Correspondance 1923-1977
Édition de Denis Hollier et Louis Yvert.
Préface de Denis Hollier
Collection de la NRF.
Éditions Gallimard, 21 janvier 2021.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Correspondances

Dernières parutions

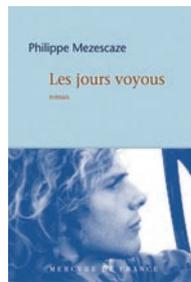


Ariane Ascaride, *Bonjour Pa'. Lettres au fantôme de mon père.* Au printemps dernier, quand le Covid-19 a ébranlé nos certitudes et nous a plongés dans un confinement tout droit sorti d'un inquiétant film de science-fiction, Ariane Ascaride a ressenti le besoin d'écrire à son père, disparu depuis plus de vingt ans. Ce père qui n'autorisait personne d'autre que lui à l'approcher quand elle était malade enfant et qui l'entourait de ses bras protecteurs. Dans ses lettres, la comédienne entrelace des souvenirs de son enfance de fille d'immigré italien à Marseille et des considéra-

tions sur notre époque, sur ce qui lui est essentiel, sur ce que la pandémie a révélé de l'absurdité de notre société de consommation et des ravages du néolibéralisme. Au fil des jours, elle confie ses angoisses, sa difficulté à tenir à distance les êtres qui lui sont chers, à appréhender l'autre comme un danger potentiel. La privation de tendresse physique avec ses deux filles lui pèse tout particulièrement. L'individualisme, la bêtise ou l'inconscience de certains la perturbent. La comédienne, connue pour ses rôles engagés, notamment dans les films de son mari Robert Guédiguian, s'insurge contre les inégalités et la précarité en pleine explosion avec la crise sanitaire, contre cette logique du profit qui déshumanise tout. Malgré l'anxiété et les frustrations, le calfeutrement forcé lui apparaît bénéfique car propice à la réflexion. « Ce temps d'arrêt nous oblige à nous regarder dans la glace et à nous questionner. » Ariane Ascaride savoure les sons habituellement étouffés par la rumeur de la ville : le chant des oiseaux, les voix des voisins échappées des fenêtres ouvertes qui la rassurent et lui rappellent avec délice Venise ou le Marseille de son enfance. Elle redoute le retour à la cacophonie urbaine, au monde d'avant. « Allons-nous accepter de reconnaître que quelque chose a changé en nous et dans ce qui nous entoure, ou foncerons-nous tête baissée dans nos anciennes habitudes ? » Elle veut croire qu'un autre modèle sociétal pourrait advenir, qu'une autre forme de vie, davantage centrée sur l'humain et l'environnement, est possible. « Ce temps arrêté doit nous renvoyer à nos racines, à ceux qui ont fait que nous existons, tout simplement parce qu'il nous oblige à nous arrêter et à être juste là, sans bouger, sans nous agiter frénétiquement pour fuir nos peurs. » Éd. Seuil, 128 p., 15 €. Élisabeth Miso

Récits autobiographiques

Philippe Mezescaze, *Les jours voyous.* Le récit se situe à la fin des années 70, à Paris. L'auteur a vingt ans. Ses premières pages nous parlent d'une traversée du désert dont on ne saura rien sinon que le narrateur sort d'une prison à Nice, qu'il a pris le premier train de nuit pour Paris, et qu'il erre, sans conseil, sans argent, sans but – il aime le cinéma et la chaleur des salles obscures, c'est bien son seul réconfort. Les images lui reviennent d'un film tout récent, *Barocco*, d'André Téchiné, qui l'obsède. Avec cet étrange sentiment que, lorsqu'on n'a rien à perdre et rien à donner, il arrive des choses, il fait des rencontres (dont ce



réalisateur). Elles sont bonnes ou mauvaises, il s'en moque, il trouve où dormir, de quoi manger, il est beau garçon, il couche sans scrupule. Il traîne dans la ville, dort le jour, sort le soir, vit la nuit, se montre dans les soirées parisiennes où il croise André (Téchiné, justement) qui veut lui présenter Roland (Barthes), lequel se prend d'affection amoureuse pour lui ; il fréquente les clubs homosexuels à la mode de Saint-Germain-des-Près, fuit les histoires d'amour, ne couche pas avec les vieux, se débrouille. On lui a prêté une chambre dans un

appartement. « L'hiver, les charges, rue des Haudriettes, augmentent, il y a le chauffage en plus, je ne récupère pas assez d'argent. Je ne m'y prends pas si bien que ça, il faudrait que je travaille, qu'est-ce que je peux faire, je ne sais rien faire ». Plus loin, comme une touche d'espoir et de lucidité : « Ma vie est noire encore, mais je ne suis pas un voyou, ce sont les jours que je vis qui le sont. » Et c'est ainsi, quand tout est possible, mais que la vie est flottement, sans prise sur rien, sans projet, sans certitude, de rencontres improbables en amitiés improbables, et pourtant. Le récit égrène une époque, des souvenirs, il séduit par un ton à la fois cru et mélancolique, profondément littéraire, complètement doué. Éd. Mercure de France, 144 p., 15 €. Corinne Amar

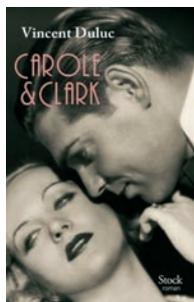


Emmanuel Guibert, *Mike.* En temps normal, il est dessinateur. L'auteur livre avec *Mike*, pour la première fois, un récit sans images sur l'histoire d'une amitié, et raconte un pan de la vie de deux hommes qui avaient les mêmes affinités.

« J'ai eu un ami, Mike, architecte américain, qui partageait son temps entre le Minnesota, le Nouveau-Mexique et de nombreux voyages avec sa femme, Gloria, rencontrée au jardin d'enfants quand ils avaient six ans. Ce qui nous unissait le plus étroitement, c'était notre pratique commune du dessin d'observation.

Se mêler le plus possible à la vie alentour, carnet et crayon en main, et la représenter. » Ils s'étaient rencontrés à Paris lors d'un dîner, grâce à une amie commune, et ils s'étaient pris comme d'affection – en tous cas, d'une estime sûre – l'un pour l'autre, et se revoyaient une ou deux fois par an, lorsque Mike venait à Paris. Et puis, Mike tombe gravement malade d'un cancer, se bat, comprend que ses jours sont véritablement comptés. Souvent, à Paris, tous les deux avaient évoqué cette envie commune de partager leur pratique du dessin, sans avoir eu le temps, l'occasion de s'y livrer. Lorsque Mike lui fait part de son compte à rebours, de son vœu de dessiner ensemble, l'ami prend l'avion, et pendant les trois jours qu'ils passeront côte à côte, il fera comme Mike voulait : dessiner une dernière fois ensemble. Et en cette année 2011, du 31 décembre au 2 janvier, à Minneapolis, dans l'hiver glacé du Minnesota, ils vont échanger leurs carnets, chacun esquissera deux dessins dans le carnet de l'autre, comme un ultime partage, forme d'au revoir. Dans ce récit de la compassion, de l'écoute de soi et de l'autre, dans cette plongée des profondeurs de l'âme humaine et de sa sensibilité, Emmanuel Guibert rapporte l'histoire d'une amitié profonde, certes imparfaite mais entière, liée à l'art du dessin d'observation, et racontée avec pudeur et tendresse. Un récit, hommage à l'ami disparu. Éd. Gallimard, coll. Sygne, 272 p., 20 €. Corinne Amar

Romans



Vincent Duluc, *Carole & Clark*. À la fin des années 1930, ils formaient le couple de stars le plus glamour d'Hollywood, une incarnation du rêve américain. Carole Lombard, une des actrices vedettes de la screwball comedy, faisait tourner les têtes avec ses robes de déesse portées à même la peau sans soutien-gorge, son regard ensorcelant, son humour, sa fantaisie. Son sens de la répartie et ses jurons de charretier l'avaient protégée des pires prédateurs. Elle aimait provoquer, parlait sans fards et ne cachait rien de ses nombreuses conquêtes masculines. « Le plaisir souterrain de Carole était de terrifier les journalistes par sa franchise et de savoir que, puisque les studios contrôlaient tout, rien ne serait imprimé. » Clark Gable, oscarisé pour *New York-Miami* (1934) et dont le charme viril irradiait le personnage de Rhett Butler dans *Autant en emporte le vent* (1939), était le Roi incontesté d'Hollywood. Ils avaient partagé l'affiche d'*Un mauvais garçon* en 1932 mais n'étaient tombés dans les bras l'un de l'autre qu'en 1936. Une fois Gable divorcé de sa seconde épouse, ils avaient convolé secrètement le 29 mars 1939, en Arizona, loin des regards indiscrets de la presse et des commères, Louella Parsons et Hedda Hopper. Ils avaient choisi d'abriter leur intimité dans l'ancien ranch de Raoul Walsh, à Encino, dans la vallée de San Fernando. Carole Lombard préférait sa liberté aux conventions du mariage, mais ravir le cœur de la plus irrésistible des stars donnait à son existence un éclat encore plus singulier. « L'amour de l'homme désiré de l'Amérique était aussi un amour de soi, une mesure commune du sentiment et de l'ambition. Elle aimait l'idée de son couple ainsi que son image, ces murmures dans leur sillage et ces étincelles sous leurs pas, cette mythologie à deux. » Ils s'adoraient. Seule ombre au tableau, l'insatiable appétit sexuel de Gable pour ses partenaires et autres starlettes. Après l'attaque de Pearl Harbor, les deux artistes souhaitèrent se rendre utiles. Quelques jours avant la première de son dernier film, *To Be or Not To Be* d'Ernst Lubitsch, Mme Gable partit pour l'Indiana lever des fonds pour l'effort de guerre. Alors qu'elle rentrait en Californie, son avion s'écrasa le 16 janvier 1942. Brisé par ce drame, Clark Gable s'abîma dans l'alcool et continua à alimenter sa légende cinématographique. S'appuyant sur un formidable travail d'enquête, le journaliste Vincent Duluc braque les projecteurs sur l'histoire d'amour de ce couple magnétique et sur l'envers du décor des studios hollywoodiens. Éd. Stock, 240 p., 18,50 €. *Élisabeth Miso*



Nano Shabtaï, *Le livre des hommes*. Traduction de l'hébreu Rosie Pinhas-Delpuech. « Alors j'ai écrit un petit livre pour exprimer ma détresse. Détresse de l'époque et détresse d'une femme. Détresse de l'instant et détresse de l'heure. Détresse de l'horloge et détresse de l'âme. » Ces quelques mots placés en exergue, contiennent à eux seuls tout le motif du premier roman de Nano Shabtaï. La poétesse, dramaturge et metteuse en scène israélienne, fille du poète Aaron Shabtaï, y déroule avec lucidité et autodérision sa quête amoureuse et son émancipation de femme, à travers une galerie de portraits des hommes qui ont croisé sa route depuis

l'adolescence. Le coup de vent, le jeune artiste qui ne voulait rien d'elle, le fils du présentateur, le pompier allumeur, le branleur, l'architecte de merde, le nain germanique, le psychiatre, le parfait médecin, le chanteur fou, le vieil artiste qui l'écoutait pendant des heures « sans vouloir (la) posséder parce que la vie lui avait appris que tout était éphémère (...) » L'espace d'un chapitre, chaque amant vient illustrer la nature de ses relations avec les hommes, la longue liste de ses désillusions, des ses tourments et espoirs amoureux. C'est cru et drôle, d'une grande liberté et intimité sexuelle, terriblement révélateur des failles et des attentes des deux sexes et de la société israélienne. Le livre est beau et vif, Nano Shabtaï habille de sa sensibilité poétique la rencontre des corps et la fragilité des âmes qu'elle dépeint. Sous sa plume des images puissantes surgissent comme celles que lui inspire ce vieil amant imparfait à la barbe épaisse, boiteux et marié, avec qui elle a vécu une passion ravageuse. « Quand nous avons couché ensemble la première fois, il m'est arrivé une chose que je n'ai éprouvée avec aucun autre homme. J'ai cessé de voir le corps. Le mien et le tien. J'ai vu des choses, oui, des choses d'autres mondes. Des montagnes noires comme le charbon et des grottes profondes, interminables. Des fruits exotiques rouges, orange et jaunes. » Éd. Actes Sud, 208 p., 21,50 €. *Élisabeth Miso*

Revue



Revue de littérature. Les Moments littéraires, n°45. « Diaristes belges francophones ». Les Moments littéraires poursuivent la série des numéros « géographiques » entièrement consacrés aux diaristes francophones d'un pays. Après les écrivains suisses romands (n°43, Amiel & Co, janvier 2020), le numéro 45 est dédié aux diaristes belges francophones. Des carnets

d'un cinéaste (Luc Dardenne) au journal graphique (Paul Mahoux), du journal daté (Henri Bauchau) au journal sans date (Caroline Lamarche), la richesse de l'écrit intime belge transparait au travers des dix-huit textes sélectionnés. Un portfolio de huit autoportraits d'Anne De Gelas complète le sommaire et montre l'apport de la photographie dans l'écriture de soi.

Après une introduction de Marc Quaghebeur (Directeur honoraire des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles), ce numéro propose des extraits des journaux ou carnets intimes de Henry Bauchau, Luc Dardenne, Anne De Gelas, Maurice De Wée, Luc Dellisse, Laurent Demoulin, José Dosogne, Marc Dugardin, Lydia Flem, François Houtart, Sara Huysmans, Caroline Lamarche, Stéphane Lambert, Marcel Lecomte, André Leroy, Maurice Maeterlinck, Diane Meur, Jean-Luc Outers. Hormis le journal de Maurice Maeterlinck, tous ces textes sont inédits. Les Moments littéraires, n°45, 250 p., 16 € pour la France, 26 € pour l'étranger. Parution : 15 février 2021. (Présentation de l'éditeur) <http://lesmomentslitteraires.fr/>

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Lancement de la 7e édition du prix « Envoyé par La Poste » Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 30 mai 2021 leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage

Le prix « Envoyé par la Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. La nature du Prix incitera les membres du jury à récompenser des auteurs émergents, qui ne sont donc pas des auteurs ayant déjà accumulé un grand nombre de livres ou de succès de librairie.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 30 mai 2021 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature disponible (ci-dessous) et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale à l'adresse suivante : Fondation d'entreprise La Poste

Prix Envoyé par La Poste,
9 rue du Colonel Pierre Avia
Case Postale A503, 75757 Paris cedex 15.

Le 15 juin 2021, les ouvrages proposés par les éditeurs seront présélectionnés pour concourir au prix « Envoyé par La Poste », par la Fondation d'entreprise La Poste sur les conseils du Président du Jury. Une première liste d'ouvrages présélectionnés (10 maximum) sera dévoilée dans le cadre du Marathon des Mots de Toulouse. Afin de désigner les meilleurs ouvrages, le jury appréciera leur créativité, leur originalité, leur qualité et leur pertinence.

Fin août 2021, le jury, présidé par Olivier Poivre d'Avor, se réunira afin de procéder au vote final.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/lancement-de-la-7e-edition-du-prix-envoye-par-la-poste>

Prix Clara 2021 : comment participer ?

Pour concourir au prix Clara, il vous faut impérativement :

- Avoir plus de 13 ans et moins de 18 ans au 28 septembre 2021.
- Écrire une nouvelle en français de 5 à 40 pages (de 7 500 à 60 000 signes).
- L'envoyer par courrier ou par mail **du 20 janvier au 14 mai 2021**.

Votre nouvelle devra être accompagnée de vos coordonnées, adresse postale, adresse mail et numéro de téléphone ainsi que d'une déclaration sur l'honneur datée et signée indiquant que vous êtes bien l'unique auteur de la nouvelle.
Exemple : Je soussigné(e) «prénom nom» déclare sur l'honneur que ce texte, «titre», a bien été écrit par moi.

Vous pouvez adresser votre nouvelle par e-mail à prixclara@fleuruseditions.com ou par voie postale à l'adresse suivante :

Fleurus Éditions - Prix Clara
57 rue Gaston Tessier
CS 50061
75166 Paris cedex 19
<https://www.fleuruseditions.com/prix-clara-2021>



Festivals

Le Printemps des Poètes 2021 • 23e édition Du 13 au 29 mars 2021



Thème : Le désir
Affiche de Sarah Moon (studio aux oiseaux © Sarah Moon)

La Marraine : Marina Hands
Après JEAN-MARC BARR, RACHIDA BRAKNI et SANDRINE BONNAIRE, il importe que la lettre D du mot DÉSIR revienne à MARINA HANDS. Parce qu'il est rare qu'une actrice mène son destin de comédienne avec autant d'échappées, d'amplitude et de liberté. Surprenant sans cesse, conjuguant la scène, le cinéma, la vie et la télévision avec justesse, naturel et succès.

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation imprime 60 000 cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique, et inviter à l'écriture.
<https://www.printempsdespoetes.com/>

Concours d'écriture

Des jeunes et des lettres : participation au Printemps des Poètes 2021



Proposition de participation au PRINTEMPS DES POÈTES 2021 / Opération Coudrier : Le désir dans la ville. Sept jeunes se lancent dans ce projet mené jusqu'au 21 mars (déroulement du projet)

À l'occasion de sa 23e édition, ayant Le Désir pour emblème, le Printemps des Poètes présente deux nouveaux projets destinés à la jeunesse et regroupés sous l'intitulé Opération Coudrier :

Ni vous sans moi, ni moi sans vous est un concours de réécriture des douze vers les plus amoureux du célèbre « Lai du chèvrefeuille » de Marie de France. **La date de clôture de participation est le 28 février 2021.**

Le Désir dans les rues de la ville invite les jeunes à prendre possession des rues en y exposant des citations choisies dans un corpus proposé par le Printemps des Poètes. **La date de clôture de participation est le 21 mars 2021, jour du Printemps.**
<https://www.printempsdespoetes.com/operation-coudrier>

<https://jeunes-lettres.org/2020-2021/>

« Correspondances théâtrales » La Scala, Paris



En 2020-2021, La Scala Paris lance, avec la Fondation La Poste et le soutien d'Actes Sud, « Correspondances théâtrales », concours d'écriture ludique et ouvert à tous !
Le thème de notre concours « Correspondances théâtrales » est pour cette saison 2020/2021: « Que sont-ils devenus ? ».

Ce concours d'écriture est lancé par La Scala Paris avec la Fondation La Poste. Il réunit l'art de la correspondance à celui du théâtre. Le concours est ouvert à tous les publics autour d'une œuvre représentée à La Scala Paris, cette année *Une histoire d'amour*, d'Alexis Michalik. Il propose deux chemins d'écriture, seul-e ou à deux :

- une correspondance imaginée entre deux ou trois personnages de la pièce
- ou une correspondance sur le spectacle lui-même en trois lettres échangées entre un.e spectateur.trice et une tierce personne.

La première lettre est un compte-rendu du spectacle, la seconde est la réponse de la tierce personne à ce compte-rendu, la troisième est le retour du ou de la spectatrice. Inscrivez-vous dès maintenant grâce au formulaire de contact ci-dessous, ou à l'adresse : f.gomez@lascala-paris.com

Finale à La Scala Paris lors de « La Semaine des Correspondances théâtrales » qui aura lieu en mai 2021.

Entre la finale et l'annonce des lauréats, une journée de colloque-atelier aura lieu autour du thème : « Dire l'amour au théâtre ».

<https://lascala-paris.com/action-culturelle/correspondances-theatrales/>

Lectures / Ateliers

L'émotion des mots, Association L'Atelier des Mot, 24 lieux (rendez-vous) en Pays d'Orthe et des Arrigans (Landes) Du 15 février au 15 mai 2021



24 lieux (rendez-vous) en Pays d'Orthe et des Arrigans (Landes)
Du 15 février au 15 mai 2021

L'association l'Atelier du Mot a pour objet de créer, développer, promouvoir, diffuser des projets artistiques, principalement liés au spectacle vivant et aux cadres mettant en valeur les mots, la littérature, le patrimoine, les formes interactives, les lectures, les conférences. Elle organise la 5ème édition du festival L'émotion des mots.

À travers le programme concocté pour l'année 2021, l'association sollicite la Fondation pour soutenir :

- Présentation de l'œuvre de Jamila Abitar, poétesse franco-marocaine, à la Librairie dans les arbres – Sur un Livre perché à Saubion. Chacun de ses poèmes sera lu en alternance avec des extraits du livre de Mouloud Feraoun *Lettres à ses amis* notamment ses échanges épistolaires avec Albert Camus.
 - La lecture par Cécile Aziliz (comédienne) d'une douzaine de lettres échangées entre Edmond Rostand et Rosemonde Gérard, en lever de rideau du film *Edmond* d'Alexis Michalik au cinéma rural de Pouillon,
 - Les ateliers d'écriture de poèmes menés par la comédienne Cécile AZILIZ, avec les enfants de l'école de Pelote Basque de Saint-Lon les mines (6-12 ans). Les poèmes seront envoyés par voie postale, aux enfants des mêmes catégories du club d'Hasparren (Pays Basque). Tout cela se conclura par l'édition d'un recueil *Poésies en pelote*, qui sera remis à l'ensemble des enfants et des éducateurs.
- Cette opération, initiée en 2020 avec la Fondation, se déroulera à chaque édition et concernera chaque fois un sport différent.

http://www.latelierdumot.org/emoi_des_mots.html

Textes et musique

Web Série • Les beaux Jeudis d'Astaffort À partir du jeudi 11 février 2021



Francis Cabrel a lancé, jeudi 11 février (2021) à 18h00, les beaux Jeudis d'Astaffort...

20 semaines, 20 jeudis, 20 artistes, 20 concerts, 20 univers très différents.

Voix du Sud a mis en place un dispositif d'accompagnement au profit des artistes qui ont suivi une formation à Astaffort au cours des précédents mois, des lauréats du Prix Voix du Sud / Fondation La Poste et qui ont une actualité discographique / scénique au cours du 1er semestre 2021.

Tout sera filmé en 4k par les Inigobrothers et sera diffusé en streaming.

Le but de ce projet est d'accompagner et de soutenir les artistes dans cette période compliquée en donnant de la visibilité à leurs créations et en leur offrant de nouveaux support de communication.

Épisode 1 avec Gabriel Joseph

Jeudi 11 février - 18h00

<https://www.fondationlaposte.org/projet/web-serie-les-beaux-jeudis-dastaffort>

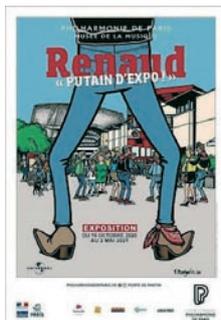
Épisode 2 avec Pauline et Juliette

Jeudi 18 février - 18h00

<https://www.fondationlaposte.org/projet/web-serie-les-beaux-jeudis-dastaffort>

Expositions

Exposition Renaud Cité de la Musique Philharmonie de Paris Jusqu'en novembre 2021



À l'occasion de l'exposition Renaud, la Philharmonie propose d'éveiller les publics à l'univers du chanteur en explorant son œuvre au prisme de ses nombreux engagements sociaux, environnementaux et politiques. Au-delà de l'autobiographie, il s'agit de restituer la création pluridisciplinaire d'un artiste intergénérationnel.

Le commissariat de l'exposition a été confié à David Séchan (Vice-Président de la SACEM et frère jumeau de Renaud) et à Johanna Copans (agrégée de Lettres Modernes et normalienne qui a consacré sa thèse à Renaud : « Le paysage des chansons de Renaud : une dynamique identitaire » (L'Harmattan, 2014). Par une approche cantologique qui considère la chanson comme un véritable objet de recherche littéraire, elle définit le langage de Renaud comme une poétique de la banlieue teintée d'argot.

La scénographie a été conçue par Gérard Lo Monaco et propose un itinéraire immersif, tout en couleurs et en musique, afin que chacun se plonge dans l'intimité de ce chanteur iconique, à la poésie intemporelle. Le parcours s'adresse à toutes les générations et présente de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

L'exposition Renaud va être prolongée jusqu'en novembre 2021, incluant ainsi la période estivale ainsi que les vacances de la Toussaint. D'autre part, nous avons créé une application mobile « Renaud - L'Antisèche ! » qui vient proposer aux visiteurs de s'amuser avec les paroles des chansons de Renaud.

Elle contient :

- 10 mini-jeux (cours d'anglais, d'argot, ou problèmes de maths),
- un test de personnalité « Quel personnage de Renaud es-tu ? »,
- des chansons et 4 playlists pour (re)découvrir son répertoire,
- de nombreuses photos de David Séchan.

Elle est téléchargeable gratuitement dès maintenant sur App Store et Google Play, et sera disponible pendant 1 an.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Février 2021



Junko SHIBUYA, La tournée du facteur voyageur. Éd. Actes Sud Junior.

Ce projet est le dernier-né d'une collection d'albums jeunesse menée par la talentueuse illustratrice japonaise Junko Shibuya : *À la laverie du raton laveur*, *Au bureau des objets trouvés*, et *Au salon de coiffure de Monsieur Mouton*. Chacun de ces albums met en scène des petits animaux humanisés, qui viennent rendre visite au héros pour avoir recours à ses services. Ici, le héros est un petit pigeon voyageur chargé d'apporter des colis aux différents habitants de la forêt. À chaque page, il poursuit sa tournée et nous fait découvrir un nouvel habitant et son adresse bien particulière : la maman écureuil loge au creux d'un chêne, le papa cigogne a fait son nid au sommet d'un château qui surplombe le lac, et l'abeille occupe une ruche dans les combles d'une petite ferme !

Ces albums sont une réussite graphique, avec leurs ravissantes illustrations d'inspiration japonaise. Chaque page en appelle à la réflexion du lecteur : le facteur énonce l'adresse indiquée sur le colis, et il faut tourner la page pour découvrir qui peut bien habiter dans un tel lieu ! En 2017, *Au bureau des objets trouvés* a reçu le prix des Incorruptibles catégorie maternelle et a été élu par plus de 110.000 enfants ! Il a déjà été réimprimé trois fois.

Junko Shibuya est unanimement reconnue pour son talent et pour son identité visuelle. Mais son originalité tient surtout dans l'approche des métiers. En passant par le prisme des animaux et d'un univers féérique, l'autrice réinvente notre monde et explique aux enfants notre fonctionnement. En s'intéressant au facteur, elle montre son rôle dans la cohésion d'une ville : créer du lien ; transmettre les nouvelles ; être présent, chaque jour.

Junko Shibuya est née à Hyogo, au Japon. Elle est architecte jusqu'en 1997 et se tourne ensuite vers l'illustration. Aujourd'hui, elle est graphiste et autrice-illustratrice pour la jeunesse. Elle vit à Paris depuis 2005.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter

www.fondationlaposte.org

